

Jacques Legrand

## La Saône et le Rhin sont-ils des fleuves italiens ?

Écoutons Charles Péguy : « Puisqu'on traduit, je me demande, en vain, pourquoi l'on ne traduirait pas tout. Puisqu'on traduit tous les autres mots, et particulièrement les noms communs, il n'y a aucune raison pour qu'on ne traduise pas aussi les noms propres, qui sont du même langage, et particulièrement du même texte... Si je traduis boire et manger, aller et venir, pourquoi ne pas traduire pareillement le nom de celui qui boit et qui mange, de celui qui dort, de celui qui va et vient. Pourquoi cette inégalité, cette imparité, pourquoi introduire dans la traduction cette désharmonie artificielle, ce manque, cette rupture d'harmonie, de symétrie, cette rupture d'équilibre, ce plaqué, ce corps mort dans un organisme vivant, ce fragment mort dans une phrase vivante, ce fragment ancien dans une traduction qui est forcément un texte nouveau, ce fossile dans un organisme, cette esquille, ce morceau tout fait dans un ensemble que l'on fait, ce morceau immobile et raide, figé, fixé, dans une phrase mouvante et vivante et souple... »<sup>1</sup>

Charles Péguy ne manque pas d'air – cette démonstration qui se veut d'une logique aveuglante est, poussée dans ses derniers retranchements, parfaitement absurde : veut-on traduire le nom de Johann Strauss ? Et si oui, comment ? Jean Bouquet, Jean Querelle, Jean Autruche ? Voici, pour l'amusement, ce que pourrait donner une collection de noms propres traduits :

« À son retour de la Petite Venise, Étienne Branche fit à Belfond une conférence traitant de l'influence de Guillaume Valeur du Mot sur Frédéric

---

(1) Charles Péguy, *Les suppliants parallèles*, Gallimard, la Pléiade, 1959, p. 897.

Diaprure. Son succès fut tel qu'il dut la répéter à Petit-Ours et à Mont-Airelles. » Je laisse au lecteur le plaisir de se casser les dents sur ce texte bizarre ; s'il ne réussit pas à le décoder, qu'il se reporte à la note 2.

Bien sûr, je m'amuse. Péguy pensait sans doute aux prénoms, non point au nom des gens. Et pourtant... sans remonter à Eustache Deschamps, qui parlait de « Maître François Chaussier » (Chaucer), à Tallemant des Réaux et autres qui évoquaient « Bouquinquant » (Buckingham), à Sorel qui (comme Rabelais) francise Cicéron en « Marc Tulle », en plein XX<sup>e</sup> siècle, l'un des traducteurs les plus prestigieux du plus prestigieux des poèmes, André Pézard, dépare sa version, déjà contestable à mon goût, de la *Divine Comédie*, en francisant les noms propres. Le résultat est une inépuisable source d'ahurissements.<sup>3</sup>

Il commence par le nom du poète lui-même, qu'il appelle Dante Alagier, puis rebaptise l'Italie « Ytaille » sous le prétexte qu'ainsi la nommait Brunet Latin (lequel écrivait en français et signa ainsi son *Trésor*).

Cela va déjà assez loin. Mais comment accepter « Montaigne » et « Boileau », qui n'ont rien à voir avec nos illustres compatriotes ?<sup>4</sup> Comment accepter que deux très grands peintres des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles soient travestis en « Cimebeuf » et « Geotton » sans même qu'une note daigne nous expliquer qu'il s'agit de Cimabue et Giotto ? Comment accepter que la Saône et le Rhin arrosent les environs de Bologne ? La Saône, c'est la Savena, le Rhin, le Reno. Certes, Reno est aussi le nom italien du Rhin, mais il était, à mon sens, inutile d'augmenter la confusion chez le lecteur déjà éberlué par cette intempestive « Saône » (Montor traduit « la Savéna et le Réno », Espinasse « Savène et Reno », Pératé « Savène et Rein », Longnon « Rène et Savène », Risset « Reno et Savena » – *Enfer*, XVIII, 60).

---

(2) « De retour du Venezuela, Stefan Zweig fit au château de Schönbrunn une conférence traitant de l'influence de William Wordsworth sur Frédéric Schiller. Son succès fut tel qu'il dut le répéter à Berlin et à Heidelberg. » On pourrait corser les choses en agrémentant cette conférence de morceaux de Louis de Beethoven et de Pasdeloup Amédée Mozart...

(3) Le texte de la *Divine Comédie* auquel je me réfère est celui établi par Giorgio Petrocchi, qu'a choisi Jacqueline Risset pour sa traduction. Celle-ci a paru chez Flammarion en 1985. Les autres traductions citées sont celles de : André Pézard, Gallimard, la Pléiade, Paris, 1965 ; André Pératé, Jean de Bonnot, Paris, 1971 ; Henri Longnon, Garnier, Paris, 1956 ; L. Espinasse-Mongenot, Nouvelle Librairie nationale, Paris, 1913 ; Artaud de Montor, Marabout, Verviers, s.d.

(4) Montagne se trouve déjà dans la première traduction connue de *l'Enfer* (manuscrit de Turin). Mais peut-être l'époque (fin du XV<sup>e</sup> siècle) excuse-t-elle cette francisation ?

Je reconnais volontiers que, dans son éblouissante préface, Pézard nous livre des arguments qui devraient emporter l'adhésion ; j'y renvoie le lecteur, il ne perdra pas son temps : il y découvrira quelques belles pages d'une prose aussi vigoureuse que savoureuse. L'argument le plus frappant, peut-être, en faveur de cette totale francisation, est le besoin d'homogénéité : certains noms, qu'ils soient d'origine française ou pas, ont chez nous droit de cité ; Brunet Latin, Pierre de la Vigne, etc. Donc il faut (pense Pézard) traduire les autres sous peine d'hétérogénéité. Ainsi, *Purgatoire*, VI, 106 sq. :

Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,  
Monaldi e Filippeschi...

Les deux premiers noms ont été immortalisés par Shakespeare sous la forme Montague (Montaigu en français) et Capulet – ils sont donc « incontournables » et la logique exigerait qu'il en allât de même pour les deux autres. Pézard traduit, en conséquence :

Viens donc voir Montaigus et Capulets,  
Phillippois et Monauds...

J'avoue rester perplexe, plus perplexe que devant les traductions qui respectent les quatre noms en italien (Montor, Pératé, Risset) ou celles qui, pour parler avec Pézard, rompent « une forte symétrie », par exemple Longnon : « ...les Monaldi/Filippeschi, Montaigus, Capulets ». Cette rupture de la symétrie ne me gêne pas – me gêne moins, en tout cas, que les Phillipois et Monauds dont on dirait qu'il s'agit de Français. Car enfin, si le lecteur de la *Divine Comédie* ne se sent pas en Italie, il perd un énorme pourcentage de la valeur de l'œuvre.

Autre argument. Écoutons Pézard (*Enfer*, VI, 79) :

Farinata e 'l Tegghiaio, che fuor si degni,  
Tacopo Rusticucci, Arrigo e 'l Mosca...

« Je défie qui que ce soit de faire tenir ces cinq noms, avec la proposition relative, en deux fois dix syllabes ». Pézard ne connaissait-il pas le texte d'André Pératé :

Farinata et Tegghiajo, si dignes,  
Rusticucci, Arrigo et Mosca ?

Il suffisait de supprimer un prénom et de substituer à la relative une apposition (ce que Pézard lui-même fait). Cela sonne quand même plus italien que :

Farinée et Tellier, si dignes hommes,  
Jacques Rustoux, Henry, Mousche et les autres...

Je n'ai choisi que quelques exemples : il y a, selon Pézard, plus de deux mille noms propres dans la *Comédie*. Mais terminons sur « le nom

prédestiné entre tous ». Parce que Villon a francisé Béatrice en « Biétris », Pézard a choisi de débaptiser l'un des noms magiques de la littérature universelle. Bien sûr, ce mot plus bref lui permet de « faire tenir la forme française dans le même espace que la forme italienne ». Bien sûr, je partage son avis lorsqu'il déclare que « le rythme, la musique d'un vers, me paraît chose plus importante que l'identité purement typographique de deux formes nominales ». Mais, dans ce cas précis, il était impossible de rayer de la carte du Tendre et de l'histoire un tel prénom. Non seulement impossible, mais inutile, ainsi que Pératé, une fois de plus, le prouve. Le vers du *Paradis* (XXIII, 34) que Pézard traduit par :

Oh Biétris, oh, ma douce guide et chère  
sonnait mieux chez Pératé et Longnon :

Ô Béatrice, ô douce Guide et chère.

En fait, c'est Jacqueline Risset qui, n'osant peut-être pas (?) féminiser « guide », atteint à la réussite parfaite en créant une tension entre le féminin « Béatrice » et le masculin « doux et cher guide ».

Or, non seulement cette déformation n'était ni possible ni utile, elle est en plus illogique : dans le chapitre de sa thèse<sup>5</sup> intitulé *Nomina sunt consequentia rerum*, Pézard interprète un passage obscur du début de la *Vita nuova* (II) :

« ...la gloriosa donna de la mia mente, la quale fu chiamata da molti  
Beatrice li quali non sapeano che si chiamare. »

L'interprétation porte sur le dernier membre de phrase. Je passe sous silence les différentes conjectures qu'il a suscitées, pour arriver à la traduction de Pézard :

« ...la glorieuse dame de ma pensée, laquelle fut appelée Béatrice par  
bien des gens qui ne savaient ce que c'est que donner un nom. »

Dans le chapitre en question, Pézard formulait son hypothèse : « ...ils ne se doutaient pas de ce que sont, comme dit la Bible, des “noms véritables” ; à savoir la figure des choses, *nomina consequentia rebus*. Ainsi ces gens qui ne s'embarraient pas de philosophie du langage appelaient Béatrice “Béatrice” sans concevoir à quel point ce nom répondait à sa nature essentielle. »

Par ailleurs, nous lisons, toujours dans la *Vita nuova* (XL) :  
Oyez, /Florence/ a perdu sa béatrice,

---

(5) A. Pézard, *Dante sous la pluie de feu*, Paris, Vivin, 1950, p. 362 sq.

Pézard expliquant en note qu'il s'agit ici d'un nom commun désignant « celle qui rendait /Florence/ bienheureuse » (Pléiade, p. 80). Mais, auparavant sans doute, Cino da Pistoia, qui conversait en vers avec Dante, envoyait à celui-ci un poème dans lequel il invoquait une beauté dont il était amoureux :

...Amour me dit et jure  
 que par vertu de ses jeunes regards  
 elle sera de mon cœur béatrice (*id.*, p. 184).

Pézard connaît donc fort bien le potentiel symbolique et affectif de ce nom, il sait pertinemment qu'il ne s'agit pas là d'une simple « identité purement typographique ». Comment a-t-il pu se contredire ainsi et – outre la beauté du nom sacrifié – tomber dans cette incohérence qu'il dénonçait ? Que n'avait-il médité Montaigne :

« Item, je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'un'oraison Française, les noms Latins tout entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence Française. Cela sembloit un peu rude au commencement, mais des-jà l'usage, par le crédit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en Latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car, en faisant de Vaudemont, Vallemontanus, et les métamorphosant pour les garber à la Grecque ou à la Romaine, nous ne sçavons où nous en sommes et en perdons la connoissance » (*Essais*, I, XLVI).

Lui n'aurait pas aimé qu'un confrère italien d'André Pézard le baptisât – comme le fit d'ailleurs Tallemant des Réaux – Montagne !